

LA PALANCHE MAGIQUE ¹

Au pays des Yis, dans le Yunnan, se dressait une colline du nom de Kouanying. A mi-flanc, venaient se reposer chaque jour les bouviers du village pendant que paissaient leurs troupeaux. C'était là aussi que, dans un étang limpide, les bœufs se désaltéraient.

On comptait quatre-vingt-dix-neuf bœufs qui venaient paître chaque matin. Or, chose étonnante, il y en avait toujours un de plus à midi, cependant que parmi les bouviers apparaissait une ravissante jeune fille, belle comme le jour. Mais au coucher du soleil, les bœufs étaient de nouveau quatre-vingt-dix-neuf et la belle jeune fille avait disparu.

Elle était très instruite, cette fille, et possédait un inépuisable répertoire d'histoires merveilleuses, tant et si bien qu'elle avait gagné le cœur de tous les garçons.

— Il y a un bœuf sacré dans votre troupeau, dit-elle un jour à ses amis. Même les eaux se soumettent devant lui et lui laissent le passage. Il a quantité de dons. Il est capable de marcher sur la surface des flots, aussi pourrait-on traverser sans difficulté, sur son dos, les plus vastes mers et les plus profonds océans ; avec un seul de ses crins comme levier on pourrait soulever une charge de plusieurs tonnes sans être fatigué le moins du monde.

Les bouviers bouillonnaient d'impatience pour savoir lequel, parmi tous, était ce bœuf extraordinaire. Mais la jeune fille se garda bien de le leur révéler, confiant seulement que personne ne pourrait profiter de ses dons, sauf le plus honnête.

Un jour que les bouviers étaient tous grimpés aux arbres pour cueillir des fruits, les bœufs, profitant de leur liberté, étaient entrés dans un champ de maïs au pied de la colline. Le vieillard qui surveillait les champs prit la palanche dont il se servait pour porter ses fagots, et se mit à les chasser un à un en les frappant. Cette palanche, éprouvée par de longues années d'usage, tour à tour mouillée par la pluie et desséchée par le soleil, était vermoulue et fendillée, aussi, en frottant le corps de ses bœufs, quelques touffes de poils y restèrent attachées.

Le soleil s'inclinait à l'ouest lorsque le vieillard s'apprêtait, comme d'habitude, à rentrer avec sa provision de bois mort.

« Que le bois est léger aujourd'hui », s'étonna le bonhomme quand il ajusta la palanche sur ses épaules ; il mit donc quelques fagots de plus et, comme le poids n'augmentait guère, il continua d'entasser les fagots en deux monticules, entre lesquels il ne laissa qu'un tout petit espace à peine suffisant pour qu'il s'y faufile ; pourtant il souleva aisément son

fardeau et s'en fut gaillardement jusqu'à la maison.

Chaque matin le brave homme s'en allait, pour gagner son pain, vendre ses fagots à la ville. Il avait même quelques colliers de sapèques d'économies. Tout doucement, sa vie s'améliorait.

Or, un jour, alors que le bonhomme se dirigeait vers la ville, il rencontra un riche bourgeois qui se montra fort surpris en voyant un si grand amas de bois porté si légèrement. Son étonnement fut bien plus grand lorsqu'il s'aperçut que c'était un homme âgé qui supportait cette charge. « Comment peut-il porter un si lourd fardeau ? » se demandait-il en son fort intérieur.

Il aborda le vieillard pour avoir le fin mot de l'affaire.

— Ma planche est magique ! lui déclara le vieillard.

Le bourgeois ne voulut pas y croire avant d'avoir lui-même soulevé le fardeau qui, en effet, ne pesait pas plus qu'une plume.

— Je t'offre, fit-il en roulant des yeux pleins de convoitise, cinq cents taels d'argent pour ta palanche, veux-tu ?

Le bonhomme pensa d'abord décliner l'offre, mais considérant qu'avec cinq cents taels il pourrait vivre dans l'aisance jusqu'à la fin de ses jours, il consentit à céder sa palanche.

Retré chez lui, le cupide bourgeois dévora des yeux son trésor, au comble de la joie. Trouvant la palanche fendue et rugueuse, indigne de lui, il la porta chez le plus fameux menuisier de la ville et la fit raboter jusqu'à ce qu'elle devint luisante et polie à souhait. Satisfait du travail, il ne vit pas que les poils du bœuf sacré s'étaient perdus sous le rabot.

Sa femme fut stupéfaite de le voir, ce jour-là, en proie à une si folle gaieté : même l'année précédente, quand il avait obtenu plus de mille quintaux de grains de fermages, il ne s'était pas tant réjoui !

Après avoir appris de la bouche de son mari l'histoire de la palanche, elle voulut en faire elle-même l'expérience ; pour ne pas trop se charger, elle mit seulement un poids de dix kilos à chaque extrémité, puis essaya de soulever la palanche, mais en vain.

— Ça une palanche magique ? Tu rêves, mon pauvre mari !

Cependant, le bourgeois, de qui rien ne pouvait rabattre la joie, lança dédaigneusement :

— Les femmes n'y connaissent rien ! Tu vas voir !

Et ce disant, il ajouta encore cinquante kilos de chaque côté et, à son tour, il lui fut impossible de porter la traverse à ses épaules.

— Diable ! s'étonna-t-il, que s'est-il donc passé ?

Il s'était passé, comme vous le savez, que la palanche n'était plus magique !

1. Conte populaire chinois (de la nationalité Yi) édité à Pékin en 1961. Aimablement communiqué par Mlle Bouquin, professeur de C.E.G.